

La jeunesse de Baudelaire vue par Prarond (documents inédits)

Claude Pichois

Volume 1, numéro 1, avril 1968

Baudelaire

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500006ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500006ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pichois, C. (1968). La jeunesse de Baudelaire vue par Prarond (documents inédits). *Études littéraires*, 1(1), 113–123. <https://doi.org/10.7202/500006ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1968

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

LA JEUNESSE DE BAUDELAIRE VUE PAR ERNEST PRAROND

(documents inédits)

claudé pichois

pour W. T. Bandy

On a parfois contesté la valeur du témoignage de Prarond. Parce que celui-ci n'a confié ses souvenirs à Eugène Crépet¹ qu'en 1886, on a pensé que les quarante ans et plus qui séparaient de sa jeunesse le mémorialiste entachaient sa mémoire d'incertitude. C'est oublier qu'Ernest Prarond, né le même printemps que Baudelaire (Abbeville, 14 mai 1821), devait vivre à peu près aussi longtemps que Nadar (il meurt à Abbeville le 7 novembre 1909), ce qui atteste la vigueur de ce grand chasseur devant l'Éternel, profondément enraciné dans sa bonne terre picarde. Mais il est indu d'autrement rapprocher Prarond de Nadar, bien qu'ils aimassent tous deux Baudelaire d'une virile affection. Nadar est un fantaisiste dont l'imagination déforme les souvenirs au gré d'une inspiration capricieuse². Prarond est un solide érudit, un historien précis. Pourquoi serait-il en faute lorsqu'il écrit l'histoire de sa vie, alors qu'on se plaît à reconnaître sa probe rigueur quand il écrit l'histoire de sa petite patrie ?

L'histoire de sa vie, de fait, il voulut l'écrire et prit dans ce dessein de nombreuses notes que conservent des chemises et des enveloppes intitulées : « Mes souvenirs », « Souvenirs dispersés » ou encore « Sous Justinien », allusion non à Louis-Philippe, mais aux célèbres *Institutes* qu'il lui fallut ingurgiter pendant ses études de droit. Nous utilisons ici ses notes, communiqués avec la plus grande obligeance par Monsieur Henri Prarond, petit-neveu de l'écrivain.

¹ Sous la forme de deux lettres dont on trouvera le texte le plus précis dans Cl. Pichois, *Baudelaire. Études et témoignages*, Neuchâtel, La Baconnière, 1967.

² Voir *Baudelaire. Études et témoignages*, *op. cit.*, p. 509 sq.

Ernest Prarond arrive à Paris et entre à la Pension Bailly en novembre 1839, ainsi qu'il appert de la copie d'une lettre à ses parents :

Paris, le 21 novembre 1839

Mes chers parents,

Voilà bientôt trois jours que je suis chez M. Bailly et voilà trois jours que je ne m'y amuse pas beaucoup. Je ne connais encore personne dans la maison et quand je m'ennuie je n'ai d'autre distraction que de sortir dans la rue et de flâner en m'arrêtant devant l'étalage de chaque boutique.

Il restera à la Pension Bailly jusqu'au mois de mai 1843 — moins les vacances qu'il passe dans sa famille en Picardie. Dans ses papiers, il a conservé des reçus signés par M. Bailly pour les années universitaires 1841-1842 et 1842-1843³. Pendant les vacances de 1842, l'institution fut transférée de la place de l'Estrapade et de la rue des Fossés-Saint-Jacques au 41 de la rue Madame. En mai 1843, Prarond quitte la Pension, sans pour autant interrompre ses relations avec ceux qu'il y a connus. Il prend une chambre à l'hôtel de l'Empereur-Joseph, 11, rue de Tournon, puis on le trouve au 35 de la même rue, d'où il envoie à son père les soixante-dix-huit pages de *Vers* qui lui appartiennent, accompagnées d'une lettre :

Elles [ces pages] te feront comprendre une des causes qui ont retardé mon examen. [...]

Avant huit jours je te donnerai des nouvelles de l'école de droit.

Il y a un mois que je suis sorti de chez M. Bailly. Tu le saurais depuis longtemps si je n'avais espéré t'apprendre l'escapade en même temps que le résultat de mon examen.

En fait, Prarond n'avait pas été malheureux chez M. Bailly — bien au contraire —, et c'est à la Pension ou pendant qu'il y logeait qu'il a noué ses meilleures amitiés.

³ En 1841-1842, la pension trimestrielle est de 520 F; de 800 F en 1842-1843.

Égrenant ses souvenirs, il écrit :

Sous Justinien

1839-1843

Au jour le jour

Je reprends sans ordre ces souvenirs.

J'ai bigrement bien fait, en arrivant à Paris, d'opter pour la Maison Bailly comme séjour. Voici ce que je relis dans le prospectus d'une maison Coquille qui m'était proposée aussi.

Étude du droit.

institut spécial pour les étudiants en droit
— rue d'Enfer 51.

après quelques considérations générales.....
« ces abus et beaucoup d'autres qu'il serait trop long d'énumérer, ont inspiré à M. Coquille, ancien chef d'institution à Paris, l'idée de fonder une maison *spécialement* destinée aux *élèves en droit*.

« où ils continueront, en quelque sorte, *la vie de famille*, mangeront à la table du directeur de l'établissement, et recevront tous les soins nécessaires à leur *santé* et à leur *bien-être*.

« où les *distractions* et les *embarras* de la *vie matérielle* leur seront épargnés ;

« où, sous une *surveillance* toute à la fois amicale et paternelle, ils jouiront d'une *indépendance tempérée* sans courir les dangers qui suivent une *liberté absolue*.

Etc.,

Les mots soulignés le sont dans le prospectus.

La *santé* et le *bien-être* étaient loin de mes préoccupations ; de la *vie matérielle* je n'avais souci ; la *surveillance* amicale et paternelle ne me disait rien de bon et les *distractions* ne me paraissaient pas si effrayantes. Je n'avais nulle crainte de la *liberté absolue* que la Maison Bailly me donna avec d'imperceptibles restrictions,— même s'il en fut.

Je ne me liais cependant que lentement avec les habitants de cette maison. Hors d'elle les premières figures reconnues ou connues furent celles de Porphyre Labitte, de son frère et de Charles Louandre.

Charles Labitte piloté par Sainte-Beuve écrivait déjà dans la *Revue des Deux Mondes*, devait publier dès 1841

sa Démocratie chez les prédicateurs de la Ligue⁴. Charles Louandre...⁵

Une lettre ou une copie de lettre à Jules Buisson nous renseigne sur la liberté — ne devrait-on pas dire la licence? — qui régnait à l'intérieur de la Pension Bailly⁶:

Savez-vous que Las Cases, notre Las Cases de la maison Bailly (Souvenirs de la bonne vieille place de l'Estrapade) est maintenant évêque d'Oran ou de Constantine? quand il demeurait avec nous dans notre bercail libre d'étudiants à l'évent, il avait le goût de l'élégance et dans les chauds midis de l'été dormait volontiers en chemise sur son lit, les fenêtres ouvertes. Un vagabond de la maison Bailly, celui qui en 1848 fonda un club de buveurs de bière, Pronier, errant de chambre en chambre, profitait de ces siestes appesanties de Las Cases pour lui brûler les poils des jambes avec des allumettes chimiques. La maison Bailly, pensionnat sans règle, était alors par son chef une sorte d'annexe de *l'Univers religieux*. Le père Bailly de Surcy imprimait le journal qu'il dirigeait en partie, nous logeait mal et nous nourrissait bien. Nous avons dîné parfois avec Veuillot et, ce qui vaut mieux, avec Ozanam⁷. Vous vous souvenez peut-être du grand amphithéâtre approprié avant notre arrivée aux conférences de la société bien pensante des bonnes études; j'y ai encore entendu pérorer quelque peu; mais scandale des scandales pour les fon-

⁴ Thèse française, la thèse latine étant: *De jure politico quid sinserit Mariana*. (Note de Prarond.)

⁵ Autre note de la même série: « Charles Labitte a publié en 1841 sa *Satire Ménippée*. Il demeurait alors à la pointe de l'île Saint-Louis avec son frère et Charles Louandre, dans l'ancien hôtel de? Cet hôtel était je crois sur le quai Bourbon. — C'est sur le quai de Béthune? que j'ai vu Baudelaire, avant qu'il ne demeurât dans l'hôtel Pimodan. »

⁶ Au début de ce document — dont nous nous sommes borné à modifier quelques infimes détails touchant l'emploi des majuscules et la ponctuation —, une note postérieure de Prarond: « Je ne retrouve pas la date de ce mot écrit à Buisson. — Ai-je envoyé la lettre? Un Las Cases était alors évêque. J'avais trouvé son nom dans un journal. J'ai su peu après qu'il n'avait pas été notre commensal de la maison Bailly. »

⁷ À propos d'Ozanam et de Veuillot, citons cette note qui figure dans la même série que la lettre à Buisson: « Mes souvenirs de la Maison Bailly. Ozanam dans la chambre à côté de la mienne — il déclamait ses articles ou ses cours — je l'entendais marcher et déclamer. Labitte me donne une citation pour lui, de l'Arétin ou de ... [*sic*]. Il remercie mais avoue pudiquement n'avoir pas lu ... Veuillot à la table, grossier, M^{me} Bailly présente. »

dateurs en fuite depuis longtemps ! Les discours étaient devenus presque subversifs de tous les ordres convenus. Du commun des orateurs se détachent dans ma mémoire Alfred Maury maintenant membre de l'Institut (Académie⁸) et bibliothécaire de l'Empereur ; Armand Durantin qui a fait beaucoup de romans, beaucoup de petites pièces et enfin *Héloïse Paranquet* ; Roe qui est devenu un des magistrats élevés de Lyon ; Sylvain Mollot qui a été exilé après le coup d'État et n'a revu son pays de Langres ou de Chaumont que pour y mourir. Je vous demande quels emportements jaillissaient de toutes les questions politiques et sociales traitées par ces gens-là et par d'autres. Maury, farouche républicain alors et très savant, nous accablait dans les questions de haute histoire et d'exégèse transcendante avec des témoignages d'hébraïsants et parlait avec feu en grimant sa figure d'affreuses grimaces qui lui pinçaient le nez ; Roe s'exerçait aux réquisitoires contre toutes les erreurs et contre toutes les mauvaises passions ; un certain d'Hervilly semblait une voix de⁹ ; un certain Bruays, né dans l'Inde d'un Anglais et d'une Indienne, professait les théories de Fourier. Entrait qui voulait, parlait qui voulait. Et jamais sur nos banquettes une figure suspecte ; personne ne nous comptait. Tel était le malheureux régime de la parole sous le règne du tyran Louis-Philippe. De tout ce monde tombé de ma mémoire en grande partie est sorti, j'en suis sûr, en 1848 et depuis, plus d'un représentant du peuple et d'un député qui ont continué au bout du Pont de la Concorde les disputes de la place de l'Estrapade. Notre salle, abrutie par les inepties de l'éloquence juvénile, se prêtait encore à d'autres scènes d'un caractère plus original. Dans le jour, réunions qui ne riaient pas du tout et ayant pour objet de pousser au mariage des gens vivant déjà en parfaite union, mais sans se conformer au titre des noces légales. Notre concierge Girardin, père d'un figurant (licteur, prétorien, etc.) du Théâtre-Français, avoua à son lit de mort qu'il avait trompé pendant trente ans la maison et la société par un mariage apparent. Et c'était lui qui introduisait en pestant les membres de l'édifiante société. Ils n'en finiront jamais, grommelait-il, avec leurs concubinages. Les patrons de l'œuvre et surtout leurs clients l'obligeaient à balayer ferme. Les homélies venaient

8 Complétons le blanc laissé par Prarond : des Inscriptions et Belles-Lettres.

9 Blanc laissé par Prarond.

à pied avec de gros souliers, les bonnes résolutions arrivaient de loin, et les actes de résipiscence manquaient complètement d'équipages. La nuit, parfois illuminations subites. L'amphithéâtre silencieux depuis quelques heures retentissait des sons de la trompe. Les chasseurs bretons avaient trouvé en rentrant aux heures indues quelque chat du quartier pris dans une grande boîte à coulisses amorcée avec une certaine herbe, et voilà toute la maison en sursaut et debout. Toutes les portes des chambres fouettent les murs en dehors. Les escaliers rendent des bruits durs ou mats selon qu'ils sont frappés par des bottes passées à la hâte ou par des pieds nus. En bas, dans l'amphithéâtre à cette heure cirque, le chat a été lâché et deux ou trois chiens à ses trousses.

En chasse et chasse heureuse ! Chasse pitoyable et de méchants gamins. Le chat saute sur la tribune, se réfugie sous les bancs, grimpe aux fenêtres, et les chiens égratignés, le museau fendu, ne le portent bas qu'après une course furieuse. L'hallali est sonné par les trompes bretonnes et vendéennes qu'accompagnait Le Vavasseur avec un mirliton. Un beau jour, je suis le dernier propriétaire de trois clefs de la porte particulière de l'amphithéâtre sur la rue. Ces clefs avaient été fabriquées par les Bretons, de Bruc, de Langle, Bonnie. Elles étaient contemporaines d'un certain bal donné chez Ladmiral (rue Ste-Marguerite) où du Boulet avait figuré en jaquette courte avec un casque romain hyperbolique. Une nuit donc, que j'étais rentré par cette porte, je m'avisai d'envahir avec la grande Eugénie la chambre de Las Cases qui paraissait jeter par une vitre près du plafond un œil carré de lumière sur le corridor. Las Cases endormi malgré la bougie enfoncée dans la bobèche se réveilla si ahuri que nous nous retirâmes en hâte, craignant quelque esclandre. La grande Eugénie, si vous voulez que je vous la présente, était une brune que Le Vavasseur fuyait avec énergie au café de Bobino parce qu'elle avait pris l'habitude de lui pincer les coudes. Nous n'étions pas d'un quart d'heure à l'étage au-dessus de Las Cases que nous entendons cogner à notre porte. Nous soufflons la lumière et chut ! nouveaux coups contre l'huis. Nous prêtons l'oreille. Pas un mot au dehors. Pas un mot au dedans. Tapage, roulement de poings, tempête, mais toujours sans parole. Nous nous obstinons de notre côté dans le silence. Toute la rédaction de *l'Univers*, le père Bailly entre Veillot et l'abbé Du Lac, se dressait devant nous. Enfin la tempête cessa, des pas s'éloignèrent

et la sécurité rentra dans nos cœurs. Eh ! bien ! c'était Las Cases, le futur évêque d'Oran, qui s'était habillé après notre départ et avait voulu nous rendre notre visite en catimini, à coups de bûche et sans souffler son nom par la serrure. J'ai encore de Las Cases une pipe en coco sculptée par des forçats de Toulon et qu'il m'a donnée en quittant la maison Bailly. Je vous permettrai de la fumer quand vous viendrez à Abbeville. J'ignore ce qu'est devenue la grande Eugénie qui a débuté, il y a de longues années, dans des rôles de simple désinvolture au Théâtre des Folies-Nouvelles. Je quitte ici ces folies vieilles, pas avant de vous en faire profiter cependant. [...]

Et Prarond de conclure cette évocation :

Heureux [...] ceux qui ont amassé ainsi pour leur vieillesse des souvenirs lumineux et sans remords.

On conçoit qu'à ce régime le jeune juriste n'ait pas vu, lors des examens successifs, s'accumuler les boules blanches. Aussi, le 18 août 1842, est-il obligé de confier à ses parents qu'il vient de subir un échec. Commencées en novembre 1839, ses études ne s'achèveront que sept ans plus tard, le 26 décembre 1846 : jour faste, il est « superbement reçu » docteur en droit « avec trois boules blanches ».

Sept années durant lesquelles il s'est donné du bon temps, comme ses camarades, discutant avec eux, courant les filles, hantant les cabarets. On l'aperçoit à la Grande-Chaumière, où, dans un « cabinet de société », il passe « un bout de soirée avec Nadar et quelques gens de lettres ou de politique, en germe¹⁰ ». On le rencontre au Café Tabourey¹¹, tout près de l'Odéon, notamment lors de la soirée du 7 mars 1843, date de la création des *Burgraves* :

Ponsard et Ricourt entrent. Ponsard donne son avis sur la pièce. « Ah ! cela ressemble à une grande ballade ; il y a une sorcière qui passe. »

Et dans les galeries de l'Odéon où, debout, il prend connaissance des dernières nouveautés : les *Œuvres choisies* de Ronsard, publiées

¹⁰ Le souvenir est intitulé : « *Juvat indulgere choreis* »...

¹¹ Prarond y a aperçu le critique Alexandre Dufaÿ.

par Paul-Louis Jacob (Paris, Delloye, 1841), « qui mettaient le grand poète à notre disposition », — *Les Ressources de Quinola* (1842), — *La Célestine*, traduite par Germond de Lavigne (1843), dont le souvenir appelle cette réflexion désabusée : « L'œuvre eût dû nous mettre en garde contre les ruses des femmes, mais ».

□ □ □

Jusqu'à présent le nom de Baudelaire n'a pas été cité dans le texte. Il est absent de la longue lettre à Buisson. Absent aussi de la copie de la lettre que Prarond adressa, le 16 décembre 1839, à ses parents et dans laquelle il énumérait ses compagnons de table chez Bailly. Une note, ailleurs, précise :

Buisson, je crois, nous a amené un jour Baudelaire. Dozon suivit.

De ces différents témoignages, on conclut maintenant avec certitude que Baudelaire n'a jamais habité la Pension Bailly, qu'il n'y vint qu'en visiteur. Peut-on préciser la date de sa rencontre avec Prarond ?

Dans la maison Bailly

1841.—

C'est dans les premiers mois de 1841 [janvier ou mars ou avril?]¹² que j'ai fait la connaissance de Veyne.

C'est dans ce temps aussi que j'ai fait la connaissance de Le Vavasseur, de Banville, de Buisson.

J'avais connu Le Vavasseur plus tôt, mais sans intimité¹³.

Dans ces temps aussi, ou un peu plus tard, Moland, d'Héricault, Champfleury.

Baudelaire je ne sais plus, mais dans les mêmes temps.

¹² Ces crochets sont de Prarond.

¹³ Annotant bien plus tard la copie de la lettre à ses parents, du 16 décembre 1839, Prarond précise qu'il ne connaissait pas encore Le Vavasseur, bien que celui-ci dinât à une autre table dans le même réfectoire. — Prarond oublie de mentionner Chennevières, qui deviendra son beau-frère. Une autre note de la série 1839-1842 nous renseigne sur les liens de Chennevières avec la Pension : « Chennevières avait habité la maison. Il venait visiter fréquemment son compatriote et ancien camarade d'Argentan, Gustave Le Vavasseur ». Cf. aussi *infra*.

Donc, quelques mois avant le voyage qui ne fit qu'interrompre provisoirement les relations.

Les lettres de Prarond à Eugène Crépet nous fournissent les renseignements essentiels sur son amitié avec Baudelaire. Mais Prarond n'y a pas utilisé tous ses souvenirs. Voici quelques compléments.

1839-1842

Thoré écrivait des critiques d'expositions; ainsi: le *Salon de 1844, Paris, 1844, les Salons de 1845 et de 1846*, in-12. J'ai vu Thoré un jour avec Baudelaire, dans une exposition de tableaux à vendre.

□ □ □

1839-1843

Baudelaire m'emmène un soir chez Ourliac.

□ □ □

9 juin 1842

Baudelaire et Le Vavas seur chez moi. Baudelaire vient à parler de ses amis Prusse d'....?¹⁴ qui, dit-il, a beaucoup aimé autrefois une petite fille qui court le quartier¹⁵. Faculté d'observation de Baudelaire. Le portrait qu'il fait est exact: « une assez jolie figure, bien accentuée, bien caractérisée, des yeux noirs¹⁶ magnifiques, un peu pâle, maintenant fatiguée. »

□ □ □

[Mai ou juin 1844]

[E. Prarond, qui a peut-être abandonné ses études de droit pendant une année pour vivre avec sa famille à Abbeville, se rend à Paris avec elle. Il visite le Père-Lachaise.]

Au retour du Père-Lachaise je rencontre Baudelaire et me promène avec lui sur la place de la Bourse jusqu'au moment où je vois paraître ma famille que je rejoins pour le dîner.

□ □ □

¹⁴ Les points de suspension et d'interrogation sont de Prarond; le nom de cet ami de Baudelaire nous est inconnu.

¹⁵ Serait-ce la Mendiante rousse?

¹⁶ Baudelaire se trompe de couleur. (Note de Prarond.)

J'ai vu souvent dans la maison Bailly ¹⁷ qui y venait surtout voir Le Vavas seur.— Cela jusqu'en 1844, y compris la plus grande partie de cette année 1844.—

Buisson ne demeurait pas dans la maison Bailly mais il y venait souvent ainsi que Philippe de Chennevières qui d'ailleurs y avait demeuré.

En 1845 Buisson et Le Vavas seur ont commencé à habiter une même maison dans la rue des Beaux-Arts, avec deux anciens commensaux de la maison Bailly, Henry de Saussine de Béziers et un Brésilien don Ramon de....? Je les ai peu vus là. J'étais alors retenu à Abbeville ¹⁸.

En 1846 ou 1847, quand je suis revenu à Paris, Buisson et Le Vavas seur demeuraient rue de Beaune. Je ne me souviens pas d'avoir vu Baudelaire dans leur vaste logement commun. Je crois que quelque refroidissement s'était produit entre lui et Le Vavas seur.

Ces souvenirs de Prarond donnent de l'entourage de Baudelaire, entre 1841 et 1844, une image sensiblement différente de celle à laquelle voulait nous faire croire M. Marcel Ruff ¹⁹. Citant les jeunes gens avec qui Baudelaire va se lier — Prarond parmi eux —, M. Ruff écrit : « tous sont des « fils de famille », fidèles catholiques et parfois militants de leur foi ». Ce qui n'apparaît pas dans ces notes : ces « fils de famille » savent jeter leur gourme, pour se ranger ensuite. Au moment où nous les rencontrons, ils ne jouent pas les enfants de chœur, — et non seulement Prarond, Le Vavas seur aussi ²⁰.

Quant au passage des *Souvenirs d'un homme de lettres*, d'Alfred Maury, qu'a exhumé M. Jean Pommier ²¹, il concorde avec les

17 Prarond a sans doute oublié un nom propre, car il semble impossible de faire de « Bailly » le complément d'objet direct de « J'ai vu ». Serait-ce le nom de Baudelaire ? Ou celui de Buisson ?

18 Prarond s'est réinstallé à Paris, 9, place du Panthéon, vers le 10 novembre 1845, pour préparer un examen de droit. Le 5 mars 1846, il écrit à ses parents qu'il y a échoué. Il va passer quelque temps à Abbeville, puis revient à Paris, où, le 13 mai, il loge, depuis plusieurs jours déjà, aux hôtels réunis de Londres et de France, place de l'Estrapade. Il réussit son examen en juillet, puis s'attelle à sa thèse qu'il abandonne pour prendre des vacances en Picardie. Il est de nouveau à Paris en novembre, dans un petit logement, 26, rue de l'Ancienne-Comédie. Et, le 26 décembre (voir *supra*), c'est enfin la soutenance de sa thèse.

19 *L'Esprit du mal et l'esthétique baudelairienne*, Paris, Librairie Armand Colin, 1955, pp. 163-165.

20 Voir l'épître de celui-ci à Prarond, dans *Baudelaire. Études et témoignages*, op. cit., pp. 13-14.

21 « Du nouveau sur la Pension Bailly », *Revue d'Histoire littéraire de la France*, numéro spécial Baudelaire, avril-juin 1967, pp. 227-238.

souvenirs de Prarond : après 1840, le désordre s'est introduit dans la Conférence. Mais celle-ci semble s'être terminée au milieu de 1842 : Baudelaire, si l'on tient compte et de la date à laquelle il aurait connu Prarond (1841) et du temps mort du voyage, n'a donc guère eu l'occasion d'y assister. Au reste, ni Maury ni Prarond ne mentionnent sa présence.

Enfin, n'est-il pas dangereux d'expliquer Baudelaire par une partie de son entourage ? Protée se fait tout à tous ; secrètement, il reste soi. Il est Baudelaire-Prarond pour Prarond, Baudelaire-Hignard pour le futur doyen de la Faculté des lettres de Lyon, Baudelaire-Nadar pour Nadar, Baudelaire-Sarah pour la Louchette, etc. . . . ; autant de Baudelaire qu'il y a de paires d'yeux — convergents, divergents ou normaux — pour le regarder sans toujours le voir. Ce n'est que de ce jeu complexe de miroirs que peut se dégager une image vraiment ressemblante. Il ne convient donc pas de privilégier la Pension Bailly, qui ne fut qu'un des multiples décors — « brillants soleils » plutôt que « ténébreux orage » — de cette jeunesse du poète.

Université de Bâle